

Damien  
Snyers

La **S**tratégie  
des **AS**

actusf



# **DAMIEN SNYERS**

---

# **LA STRATÉGIE DES AS**

**(EXTRAIT)**

Ouvrage sous la direction de Marie Marquez

© **Éditions ActusF**, collection Les Trois Souhails, février 2016

45, chemin du Peney, 73000 Chambéry

[www.editions-actusf.fr](http://www.editions-actusf.fr)

ISBN : 978-2-36629-801-7 // EAN : 9782366298017

## De la bière et des trolls

Le troll était là, devant moi, inaccessible. Personne ne pouvait l'avoir. Enfin, personne à part moi, évidemment. En temps normal, défier un troll dans un concours de bière relevait de la stupidité. Sa masse le dotait d'une résistance à l'alcool bien plus grande que la mienne, ou que celle d'un humain. Il n'existe que deux manières de battre un troll dans un jeu de boisson ; être compétent dans le domaine magique, ou être de mèche avec lui. Et je n'avais rien d'un magicien.

« Fais attention cette fois, me chuchota Élise à l'oreille, je n'ai pas l'intention de revivre la même chose qu'hier. »

Élise, c'était le troisième homme. Ou la troisième demi-humaine. Je n'ai jamais compris pourquoi les gens utilisent le terme « demi-elfe ». En tant qu'elfe, ça me semble aussi logique de dire « demi-humaine ».

Elle avait pris un risque inutile, en m'avertissant. Je n'avais pas l'intention de répéter mon erreur de la veille. Repartir avec Jorg avait été une mauvaise idée. Ça avait mis la puce à l'oreille d'un gars, et on n'était pas passé loin de la bagarre générale. Heureusement, Élise avait eu le réflexe de l'embrasser. En me

rappelant la tête de furet de son soupirant, j'éprouve encore pour elle un peu de compassion.

Je devais attendre au moins cinq minutes avant de provoquer Jorg. On ne devait pas soupçonner le moindre lien entre nous. Il est impressionnant, mon ami, quand on ne le connaît pas. Deux fois plus haut que moi, et trois fois plus large. Son embonpoint s'est accentué ces derniers mois. Avec ses oreilles aussi larges que longues, à l'image de son nez, et son teint oscillant entre l'olive et le fer, Jorg confirme l'adage qui veut que rien ne ressemble davantage à un troll qu'un autre troll. Pour moi, en dehors de sa salopette trouée vert et bleu qu'il porte en permanence, c'est son air malicieux qui l'a toujours distingué des autres.

« Eh, face de pierre, ta mère l'a fait exprès ou ce sont les dieux qui ont foutu ton cul à la place de ta tête ? »

Et c'était parti. Aussi simple que ça. Crédibilité, efficacité. J'essayais d'apparaître aussi éméché que possible. Jorg prit son expression la plus menaçante, en faisant ressortir toutes ses dents, parla de boire ma moelle épinière une fois qu'il aurait pressé mes os, et m'attrapa à la gorge. Quand j'avais sorti ma dague, le patron était intervenu. Comme toujours.

« Vous deux, si vous voulez vous massacrer, c'est dehors ! Le premier qui brise ne serait-ce qu'un verre ira s'expliquer avec un Exécutant ! »

Près de la porte d'entrée, un des serveurs était sur le point de piquer un sprint pour alerter les autorités. Ça, c'était une nouveauté. Généralement, ils sont désemparés, mais lui, il avait l'air habitué à ce genre de problèmes. Remarquez, quand on choisit Le Dionysos comme nom pour son bar, on doit

s'attendre à avoir une clientèle un peu allumée. Et au vu de la hauteur de la salle, Jorg n'était sûrement pas le premier troll qui passait sa porte.

Mon complice me lâcha après avoir émis un grognement de dégoût. Une seconde après, il me projeta violemment en arrière. Sûr que mon épaule en resterait endolorie le lendemain ; si le public avait encore des doutes, ma grimace de douleur avait dû suffire à le convaincre.

« Je maintiens ce que j'ai dit, tas de caillasse. Ta sale gueule pue autant que mes chiottes. »

Jorg poussa un hurlement. Certainement pour l'empêcher de rire. Quand nous nous étions entraînés à rester les plus convaincants possible, c'était le seul moyen qu'il avait trouvé pour ne pas s'esclaffer. Je ne sais toujours pas pourquoi il trouve mes insultes aussi hilarantes. Elles doivent lui paraître ridiculement douces comparées à celles de sa langue d'origine.

À côté de la porte, le serveur restait sur le qui-vive, et n'attendait que le premier coup pour décamper. Il fallait jouer serré, et Jorg l'avait compris. Il prit sa plus grosse voix pour sa réplique suivante :

« Tu sais quoi, l'elfe ? Je te laisse une chanceote. Tu aimes boire. Moi aussi. Si tu arrives à descendre plus de bières que moi en moins d'une minute, ta tête restera sur ses épaules ce soir. Sinon, je te laisserai trois autres minutes pour écrire ton testament. »

Les paris avaient commencé. Directement après l'annonce, les habitués avaient posé l'argent sur la table. Tout le monde me jouait perdant, et puis Élise était arrivée, dans son rôle de riche

mécène excentrique. Elle avait misé une somme rondelette sur moi, de quoi rendre les paris intéressants, et augmenter les enchères. Elle prenait souvent les mêmes justifications. Cette fois-ci, elle me trouvait mignon et me promettait un baiser si je gagnais. Sans vouloir me vanter, c'est plutôt crédible. Je ne suis pas si mal dans mon genre, et puis j'aime la conclusion de cette version. Comme d'habitude, tout le monde s'était moqué d'elle. Pas un n'avait osé prendre sa défense, ou suivre son exemple. C'était presque trop facile. Restait que, grâce à elle, nous nous partagerions tout ce qui serait posé sur la table des paris. De belles parts pour chacun, puisque quasiment tout l'établissement participait. L'équivalent d'un mois de labeur pour un quidam normal gagné en quelques minutes. Presque honnêtement. En tout cas, ce n'était pas du vol à proprement parler ; juste une petite escroquerie qui, individuellement, ne leur coûterait pas grand-chose.

Le tavernier prépara la table et aligna les chopos. C'était joli, tous ces verres au contenu jaune mousseux qui n'attendaient qu'à être descendus. La lumière filtrée dans la bière, ça a quelque chose de magique. Tout était quasiment prêt, le dernier verre allait être rempli, quand l'autre avait misé. Dès le premier coup d'œil, je l'avais trouvé bizarre, et je ne l'avais pas aimé. Ses lunettes rondes, son chapeau haut de forme, son beau manteau... Le cliché du petit bourgeois. Pas celui très haut placé, mais avec de l'argent. Il devait avoir un patron qui le payait bien. Et il avait misé sur moi. C'était étrange, et frustrant. À cause de lui, on allait devoir partager la somme. Pas une si bonne nuit que ça, en fin de compte... Il avait instillé le doute parmi les parieurs, et si le défi n'avait pas été si proche

de commencer, certains auraient retiré leur argent. Ou pire, l'auraient placé sur moi.

Rapidement, nous nous étions installés devant les rangées de bières. Jorg me regardait droit dans les yeux. Comme dans les histoires de duels, où les deux adversaires restaient imperturbables, dans un silence de plomb. Sauf que dans notre cas, nous nous affrontions au milieu de hurlements d'encouragement.

Le tavernier avait lancé sa pièce en l'air, et lorsqu'elle était retombée au creux de sa paume, ma main avait saisi la première anse. J'ai toujours été doué à ce genre de jeux, et ma descente est réputée là d'où je viens. Mais ici, personne ne me connaissait. Jorg avait posé sa chope en même temps que moi et attrapé la deuxième. Il avait pris de l'avance sur celle-là, et entamait sa cinquième alors que je terminais ma troisième.

C'est ce moment-là qu'il choisit pour s'étrangler. Il n'arrivait pas à feindre. Pour être convaincant, il préférait consciemment laisser couler un peu de bière dans sa trachée. Le résultat fut, comme chaque fois, spectaculaire. Un énorme jet m'atteignit en pleine figure, ainsi que tous ceux qui étaient derrière moi, et il fut pris d'une violente quinte de toux. Pendant ce temps, je continuais à boire, imperturbable. Et la minute s'acheva avec mon neuvième verre, alors que le score de Jorg restait à cinq.

Il y eut des grognements, il y eut des plaintes, mais personne n'en voulut ouvertement à mon complice. Tout le monde en avait été témoin : j'avais gagné grâce à un coup de chance. Personne ne pouvait soupçonner quoi que ce fût, et les gains furent redistribués. La moitié à Élise, la moitié au

petit bourgeois aux allures de notaire. Ça restait une somme respectable.

« Tu sais boire, l'elfe, m'avait dit Jorg solennellement, ta tête gardera sa place ce soir, si tu arrives à tenir ta langue maintenant. »

En guise de réponse, je me mis à vomir sur le sol. Aux yeux de tous, j'avais bu pour sauver ma vie, et bien trop pour mon estomac. En réalité, c'était surtout pour garder la tête claire. Il aurait été beaucoup trop dangereux de rester enivré. De plus, ça me permettait de mettre fin à l'incident sans délai supplémentaire.

Élise ne m'embrassa pas. C'était compréhensible, mais elle promit de le faire si nous nous recroisons. Elle resta avec moi, et nous parlâmes comme si nous venions de nous rencontrer, alors que Jorg retrouvait sa table. Le reste de la soirée se passa calmement. Jusqu'au moment où j'avais éprouvé l'envie de fumer. La ville commençait tout doucement à importer des cigares, et si tout le monde ne parvenait pas à apprécier leur odeur, je ne pouvais pas y résister. Une vraie drogue, ce truc. C'est précisément pour ça que, même si je les aimais beaucoup, j'y allais modérément ; j'avais déjà vu ce que l'herbe calédonienne pouvait faire, et combien il était difficile de s'en sortir. Le lendemain, m'étais-je promis, j'arrêterais.

J'étais sorti. Règle de l'établissement. Et après avoir fait trois pas dans la rue, je sentis une main se poser sur mon épaule. Il était derrière moi, celui qui avait parié sur ma victoire. Je n'avais pas remarqué qu'il portait des gants, mais ça ajoutait encore au stéréotype.

« Jolie performance, monsieur, très jolie. Mais nous savons tous les deux que c'était une supercherie. Le troll a un réel



talent pour la comédie, j'espère qu'il a sa part comme vous deux. Oh, ne répondez pas, je le sais. Vous le traitez comme un ami. C'est mieux. Je suppose que vous préférez que votre petit secret reste bien gardé, pas vrai ? Rassurez-vous, il l'est avec moi. Cependant... J'aurais un service à vous demander. Une mise à contribution de vos talents. Grassement rémunérée, bien sûr. »

Si j'avais su, si j'avais pu deviner ce qui allait suivre, j'aurais sorti la dague que je gardais dans ma botte en cuir, et je lui aurais tranché la gorge. Ça aurait coupé sa petite voix pincée. Net, précis. J'aurais caché son corps loin des flammes de gaz des réverbères, j'aurais dû faire attention, mais je l'aurais fait. Ou fuir, nous en aller loin, même sans le moindre atal en poche. Ça aurait mieux valu que tout ce qui allait suivre.

Mais non. J'avais souri, il avait souri, et nous nous étions serré la main. L'affaire était entendue.

\*

Je n'ai pas toujours été comme ça. Les arnaques dans toutes les villes de la Nouvelle-Pologne... Si je me suis retrouvé dans cette situation, c'est à cause d'un cercle vicieux. Enfin, pour un cercle, il avait une bonne silhouette humaine. Comme toujours quand on parle d'ennuis. Ces foutus humains ; le monde serait tellement plus simple sans eux. Enfin, ce n'est pas que je sois raciste, mais les humains... Je n'y peux rien, c'est dans ma nature, je ne les supporte pas.

Et je ne parle pas de leur odeur. Ce qu'ils peuvent puer, à croire qu'ils ne se lavent jamais. On est au dix-neuvième siècle,

bon sang. Si on veut pouvoir tous vivre en commun, il ne faut pas laisser le savon dans l'armoire. Manque de chance, ils dominent le monde. Alors, comme tous les autres elfes, je la ferme, je prends sur moi, et je me bouche le nez.

Si je leur en veux tellement, c'est surtout à cause de lui. Sans sa rencontre, j'aurais eu une vie tranquille, paisible, exactement ce qui me manque. Son visage me hante encore lorsque je ferme mes paupières. Je me souviens de ses yeux, particulièrement. Bruns sous son haut-de-forme, rouges au soleil. Certains lui prêtaient des attributs diaboliques, à cause de ses iris aux reflets de flammes. D'où le chapeau, vissé sur son crâne autant qu'il le pouvait. Il était plutôt le genre d'homme à vouloir passer inaperçu. Pas que ça soit une réussite, mais lorsque l'ombre couvrait ses pupilles, on ne pouvait pas deviner au premier coup d'œil qu'il était fou. Quoiqu'un homme portant un machin aussi ridicule qu'un haut-de-forme en tissu a forcément une case en moins.

Pourtant, si j'avais été plus attentif, j'aurais pu voir que tout sonnait faux chez lui. Le cheveu court, mais toujours en bataille, des rouflaquettes trop longues pour être soignées, le regard torve malgré l'ombre qui le cachait, sans compter la barbe sur le reste du visage, datant d'une semaine au moins. Et des vêtements qui avaient dû être élégants et à la mode, mais tellement usés qu'on voyait les trous poindre là où ils avaient été reprisés. Il lui plaisait de dire qu'il était un voyageur, et non un vagabond, mais je n'avais jamais vraiment cerné la nuance.

On croise peu de gens dans une vie qui nous font changer. Réellement changer. Et pourtant, avec lui, je peux le dire : il y a eu un avant, et un après sa rencontre.

Si j'avais ouvert les yeux... Mais j'avais vingt ans, et il avait suffi d'une seule phrase. Il m'avait regardé, comme s'il avait vu quelque chose de spécial en moi, et m'avait lancé les mots qui avaient changé ma vie.

« Eh, gamin, ça te dirait de gagner quelques atals ? »

Ça m'avait fait sourire. Mon aspect juvénile l'avait trompé sur mon âge, mais ce n'était pas étonnant. De nombreux humains font l'erreur en voyant de jeunes elfes, et je n'avais pas eu l'intention de le corriger.

« Ça dépend, il faut faire quoi ? Je vous préviens, si c'est pour vous suivre dans une allée sombre, vous ne m'aurez pas comme ça. »

Il avait souri.

« Tu es un jeune gars à qui on ne la fait pas, hein ? C'est bien. Mais sois tranquille pour tes fesses, elles ne me font pas envie. »

Ça m'avait suffi. Mes parents n'auraient jamais approuvé, mais quand on a vingt ans, les conseils d'un père ne sont-ils pas faits pour être ignorés ?

« Ah ouais ? Alors qu'est-ce qu'un vieux dégueulasse comme toi pourrait bien vouloir de moi ? Et surtout, comment est-ce que tu comptes me payer ? »

Ce que j'avais vu m'avait effrayé. Ça m'avait marqué plus fort qu'une claque sur la joue. Les flammes, je les avais vues danser, mais ses yeux étaient toujours dans l'ombre. Il y avait quelque chose de magique chez lui, et j'étais déjà assez âgé pour savoir que c'était le genre de magie à éviter pire que la peste. Mais je ne pouvais rien lui refuser. La réponse à la question qu'il allait poser, je suis certain qu'il la connaissait déjà.

« Du calme, gamin. Insulte-moi une fois, je passe l'éponge. Deux fois, je te préviens. Trois fois, je te casse le bras. Et tu ne m'as pas répondu. Tu les veux, ces atals ? »

J'avais dit oui. Je n'avais plus le choix. J'étais rentré chez moi prendre mes affaires, et je l'avais suivi. Sans un mot pour mes parents. Ils n'auraient pas compris, de toute manière. Je n'y avais moi-même pas compris grand-chose. Et après tant d'années, retourner les voir n'aurait pas de sens. Je ne serais plus qu'un étranger pour eux.

La suite... Elle n'est pas compliquée. On allait de village en village, jamais dans les villes ; trop de risques d'être reconnus. On inventait tous les prétextes pour soutirer de l'argent. Jamais de quoi devenir riche, juste vivre confortablement. On enlevait une fille sans être vu, on accusait une bande de bandits dont la race variait avec le village, et nous partions héroïquement la sauver. Un ou deux jours plus tard, nous revenions, la fille avec nous, heureuse de rentrer. Généralement, nous lui faisons boire un produit qui la faisait halluciner, montrant des monstres affreux. Ou, s'il remarquait un fond vénal, nous lui promettions simplement une partie de l'argent que ses voisins nous donneraient pour l'avoir ramenée. Le temps passait généralement plus rapidement à plusieurs que tout seul. C'est sans doute la raison pour laquelle il m'avait proposé de l'accompagner. Pourquoi moi ? Avais-je quelque chose de spécial ? Je n'en ai jamais rien su. Peut-être que j'avais juste été là au moment où le caprice l'avait pris.

Je me suis souvent demandé ce qui le motivait. Je savais qu'il avait un potentiel magique, et je ne voyais pas pourquoi il perdait son temps à monter ce genre d'arnaqes. Peut-être

qu'il aimait ça, tout simplement. Il aurait pu gagner honnêtement sa vie, mais il adorait utiliser son ingéniosité pour rançonner les villages en toute légalité.

Je n'aimais pas ses méthodes, mais pour autant, tout n'était pas noir. J'avais passé de bons moments avec lui, parfois pendant nos coups montés, parfois simplement lors de nos discussions en voyage. Mais, toujours, je sentais une épée de Damoclès au-dessus de ma tête. Le jour où je ne serais plus assez utile ou distrayant, il me tuerait et laisserait mon corps pourrir. Je ne me faisais aucune illusion là-dessus.

Au final, je m'en étais débarrassé. Ses yeux m'avaient toujours effrayé, alors j'avais attendu qu'ils soient fermés pour le tuer. Ce n'était pas mon premier acte de lâcheté. Il m'avait tout enseigné, ça y compris. J'avais tout enterré avec lui, même sa petite réserve d'atals. On dit que ça porte malheur de voler aux morts, et je n'avais pas envie de m'attirer la malchance. Tout, à l'exception de son chapeau. Il était ridicule, certes, mais qui se méfie vraiment d'un homme qui porte un haut-de-forme en tissu ?

\*

J'ai rencontré Élise et Jorg il y a un an. Si j'avais cru au destin, je les aurais fuis comme la peste, eux aussi. Mais je ne suis pas de ceux qui prêtent attention aux signes du ciel. Comment penser qu'on peut être vraiment spécial, qu'on a une vraie destinée, quand il y a autant de bipèdes sur Terre ? Ceux qui gobent des couleuvres pareilles sont des naïfs. Et je ne parle même pas des lobotomisés, qui acceptent aveuglément

de se gaver d'inepties, sans autre raison que leur foi et leurs superstitions. Ce n'est pas que je n'ai pas les miennes, mais elles ne sont fondées que sur ce que j'ai vu de mes propres yeux.

Je me rends compte du portrait pragmatique que je dresse de moi-même, et pourtant je suis un grand rêveur, dans le fond. Je réinvente le monde. Je vois ça comme une forme d'évasion, particulièrement utile quand on est en prison. C'est certainement cela qui nous a réunis, tous les trois. Bien sûr, le fait qu'on se retrouve dans la même cellule a aidé, mais nous n'aurions pas gardé contact si nous n'avions pas partagé la même vision de la vie. Après tout, nous n'étions pas loin d'une quinzaine à y vivre pendant des semaines, et contre toute attente, nous nous étions liés tous les trois.

« Toi, tu as tout du type qui s'est fait pincer à voler les bijoux d'une bourge en sortant de son lit, je me trompe ? »

Directe, franche. J'avais apprécié Élise dès le départ. D'autant qu'elle était presque dans le juste. Je l'avais observée de la tête aux pieds. Son appartenance aux deux races m'avait sauté aux yeux ; des elfes, elle avait hérité la taille supérieure, un visage et des oreilles légèrement plus fins que ceux des humains, tandis qu'elle tenait de ces derniers des yeux bleus et une chevelure blonde qui n'existaient pas chez nous. Pour certains, l'apparence métissée, jugée trop différente, était disgracieuse. Pas chez elle. Tout au plus inhabituelle, son originalité lui était devenue un atout dont elle jouait. Elle avait compris que ses lèvres minces et leur palette de sourires pouvaient lui ouvrir de nombreuses portes. Je lui avais rétorqué la seule chose valable qui m'était venue à l'esprit :

« Parce que tu trouves meilleur de séduire et voler sans la moindre compensation ? Au moins, avec moi, elles en ont pour leur argent. »

Elle avait souri. Entre arnaqueurs, on se comprenait. Nous avions nos méthodes, légèrement différentes, mais au fond nous exercions la même profession. Exploiter la faiblesse que les gens ont entre les jambes pour alléger leurs possessions. Et visiblement, nous avions encore des progrès à faire.

Celui qui avait pris ma jeunesse m'avait appris une bonne partie de ce que je savais sur les artifices, sur l'art de se faire passer pour ce que l'on n'était pas. La nature m'avait gâté. C'était un fait, et je jouais dessus. J'aimais la différence, et me faire remarquer. Je ne suis pas de ces elfes qui gardent leurs cheveux droits et lisses, comme un symbole de leur pureté. Ceux-là, pour moi, ne valent pas mieux que des moines et leurs restrictions stupides. Ma chevelure est le reflet de mon état d'esprit. Les changements capillaires accompagnent ceux de mentalité. Avant de me faire enfermer, j'avais le crâne rasé. En sortant, je l'avais constellé de tresses.

« Pour ça non. Pas un de ces porcs ne me passera dessus. Et n'y compte pas non plus, tu n'as aucune chance. »

Là-dessus, elle avait eu tort. Mais il n'avait jamais été question de sentiment entre nous. Nous nous rendions mutuellement service, lorsque l'autre était dans le besoin. C'était plus simple. Purement amical. Enfin, ça c'était l'idée à laquelle je me cramponnais en pensant que la réalité serait trop compliquée. Sauf que la vérité est *toujours* plus complexe.

Mais nous étions loin de tout cela le premier soir que nous avions passé ensemble, entourés par dix autres prisonniers.

« Ne t'en fais pas, ce n'est pas dans mes projets.

— Ah ? avait-elle ironisé. Parce que tu as des projets, toi ? »

Nous avions continué de discuter pendant des jours. Notre moyen à nous d'échapper à la crasse, à la promiscuité, aux cris et à la puanteur constante. La discussion qui revenait le plus souvent était celle où l'on parlait de ce qu'on ferait dès qu'on sortirait, ou dans beaucoup plus longtemps. C'est comme ça que nous avons sympathisé avec Jorg.

Les trolls ne parlent jamais beaucoup ; dix phrases sont en général leur quota quotidien. C'est un cliché, mais il se vérifie souvent. Alors quand Jorg avait menacé d'écraser le crâne de celui qui tentait de nous faire taire, parce qu'il aimait nous écouter refaire le monde, nous avons tous été surpris. De simple auditeur, il était peu à peu devenu participant, et à ce jour je n'ai jamais vu d'autre membre de son espèce aussi prolix.

J'avais été aussi étonné de constater combien il était intéressant. Oh, en apparence, il ne payait pas de mine, et personne ne l'aurait différencié d'un autre troll, affublé comme nombre de ses semblables de vêtements trop grands ou trop petits – selon la pièce en question, les jambes de la salopette semblaient raccourcies de vingt bons centimètres, quand sa chemise en coton blanche flottait – et d'un chapeau melon déposé sur le sommet de son crâne. Comme souvent chez les trolls, il essayait de s'humaniser, mais c'était peine perdue. Il valait mieux que ça, il était bien plus. Différent, comme moi, comme Élise. Nous étions tous conscients de la même chose. Nous n'avions pas de destin ; nous créons le nôtre.

Un soir, alors que nous divaguions sur l'avenir, volant une fois de plus à des lieues de notre cellule, j'ai compris qui étaient



réellement mes compagnons en apprenant ce qu'ils voulaient vraiment, leur but et leur place dans tout ce merdier. Est-ce qu'on peut vraiment connaître quelqu'un sans connaître sa vision de l'avenir ?

« Tu sais ce qui est effrayant ? m'avait demandé Jorg. C'est que je ne sais pas si je serai toujours vivant dans vingt ans. Tout ce que je voudrais, ça serait de vivre tranquillement. Vous savez, avec une petiote maison. Des moutons, des vaches, les garder en montagne, loin de la ville... Je suis né ici, je ne peux pas faire autrement pour le moment, mais un jour, je partirai. Je ferai tout ce que j'ai toujours voulu, dans vingt ans, si je suis toujours vivant.

— Joli projet... Moi, je n'ai aucune idée d'où je serai dans vingt ans... Soit je serai riche, soit je serai de retour ici. J'aimerais tellement... J'aimerais tellement pouvoir regarder de haut ceux qui me jettent en prison aujourd'hui. Ceux qui essaient de m'affamer, ceux que je gêne. La vie tranquille, ce n'est pas pour moi. Dans vingt ans, j'appellerai les dirigeants par leurs surnoms, et je changerai tout. Si j'étais en haut, je changerais le sort de tous ceux d'en bas. »

Au final, c'était Élise qui avait eu le rêve le plus original.

« Un vrai Robin des Bois... Sans vouloir te décourager, James, je suis prête à parier à cinquante contre un que ton corps servira d'épouvantail aux portes de la prison bien avant ça. Voir ta tête, je suis sûr que ça dissuadera tous les délinquants en herbe. Quant à moi... Dans vingt ans, j'aurai réuni les fonds pour créer mon Club des Moitiés. Un endroit où la seule condition d'entrée sera d'avoir un père et une mère d'une race différente. Un lieu où les métisses

pourront partager leur expérience, se donner des conseils en buvant une bière. Où ils pourront parler tranquillement en profitant de la chaleur d'un feu, sans aucune crainte d'être jugés. »

Et pendant un moment, nous n'avions rien ajouté. Elle avait parlé d'un ton grave, et nous avons compris que ça lui tenait à cœur. Nous ne pourrions jamais vraiment comprendre cette absence d'un sentiment d'appartenance, cette envie de se sentir normal. Jorg pouvait s'identifier à ceux de son espèce, même s'ils n'étaient pas nombreux. Pour moi, c'était encore différent. Je n'acceptais pas la vie telle que les modèles tentaient de me l'imposer, mais j'aurais pu m'y intégrer si je l'avais voulu. Élise, elle, était constamment rejetée.

Les Moitiés, comme les appelait mon amie, ne pouvaient pas avoir d'enfants. Ils étaient tous stériles, et dans ces conditions il était presque impossible de se marier. Même une ville comme Nowy-Kraków, construite deux cents ans plus tôt avec l'idée de donner une seconde chance à tous ceux qui en avaient besoin, pouvait se montrer cruelle pour les Moitiés.

Finalement, Jorg avait brisé le silence.

« Tu y accepteras les trolls, dans ton Club ? »

Élise avait souri. Jorg était loin d'être idiot, mais il arrivait toujours à jouer sur le stéréotype de la grosse bête stupide.

« Je ferai une exception pour toi si tu veux, quand tu reviendras en ville pour vendre tes moutons, tes vaches ou tes mam-mouths.

— Ah non, pas eux. Ils sont trop grandots. Et les défenses qu'ils ont, c'est bon pour finir embroché. Des vaches, c'est bien, c'est docile. »

Et nous avons continué à parler, toute la soirée et une bonne partie de la nuit. Élise avait été la première à partir, une semaine plus tard. Elle nous avait laissé l'adresse de son logement pour que nous puissions nous retrouver à notre sortie. Je lui avais rendu visite lorsque j'avais quitté la prison deux semaines après elle, et Jorg avait fait de même quelques jours plus tard.

Nous avons cherché ce que nous pouvions faire pour occuper notre temps, et pendant un moment nous avons même songé à créer une activité légale et honorable. Élise et moi savions déjà que ce n'était pas pour nous, mais c'était nouveau pour Jorg. Lui avait été arrêté pour rien. Juste parce qu'il était un troll, sans autre motif, et dans une injustice entièrement légale. Donc quitte à se retrouver en prison, s'était-il dit, autant que ça le soit pour une vraie raison ; lui non plus ne voulait plus d'un boulot normal. Ça ne payait pas assez, et c'était trop de travail. Nous, nous avons besoin de temps pour rêver. C'était bien plus important.

\*

« Monsieur ? Monsieur, vous êtes éveillé ? Vos invités sont arrivés. Dois-je leur servir des rafraîchissements ? Un thé peut-être ? Bien, ça sera un thé alors. »

Le fait que nous étions tous les trois invités chez notre employeur m'avait surpris. Son associé, l'homme aux allures de notaire qui m'avait approché après le concours de bière du Dionysos, faisait le service, tandis que notre hôte était installé dans un fauteuil, dos à nous.

Je n'ai jamais aimé connaître mon employeur réel. Le principal avantage des intermédiaires, c'est qu'il n'y a aucune confiance ni d'un côté ni de l'autre. Il s'agit juste d'un contrat exécuté. En cas d'échec, les conséquences sont toujours moindres. S'il n'y a pas d'identité à compromettre, il n'y a pas de risque. Lorsqu'on voit notre commanditaire réel, en revanche, les affaires sont plus corsées. Dans le cas présent, si ça se passait mal, il devrait s'assurer de notre silence. Pour ça, il y avait deux possibilités : une bonne somme en mains propres, ou nos corps lestés au fond de l'Oblenia. Question de fiabilité, la seconde option est la plus populaire.

Et puis, si je me sentais méfiant, c'était aussi parce que je ne passais jamais beaucoup de temps dans ce genre de maisons. Même si j'y étais invité, j'étais toujours sur le qui-vive, comme si je devais détalier au moindre bruit. Sans compter que j'avais déjà visité une demeure de ce quartier de rupins. Une belle et grande villa de briques rouges, comme de nombreuses autres dans la rue, qui se payait même le luxe d'avoir un jardinet entretenu entre la rue et l'entrée. À l'intérieur m'attendait un tableau de Vichniakov, et si les propriétaires étaient absents, ils avaient oublié dans le jardin deux molosses, ce qui m'avait valu d'effectuer un bond magistral par-dessus la grille de fer noir. J'avais été chanceux ; personne d'autre que la statue de chat de pierre grise qui ornait le portique n'avait été témoin de mes acrobaties.

Je dois le dire, la première impression que j'avais eue de mon employeur avait été bonne. Lui, au moins, avait du goût. Classique, mais indémodable. La pièce dans laquelle nous nous trouvions servait de bibliothèque. Nous y recevoir n'était

pas un hasard ; sa hauteur permettait à Jorg de ne pas avoir à se courber, et lui évitait un torticolis douloureux. Des étagères remplies de livres, un feu ouvert, et un jeu d'échecs posé sur une table. Au centre, trois fauteuils dont un déjà occupé par notre employeur, tandis que deux autres sièges, dont un énorme tabouret, étaient installés à l'écart. Le message était clair. S'il voulait tous nous rencontrer, il préférerait s'en tenir à un seul interlocuteur. Il n'y avait pas de doute sur la place attribuée à chacun.

Nous n'avions pas encore vu le visage de notre hôte mais il était riche. Vraiment riche. Je ne l'avais pas remarqué tout de suite, mais dans un coin de la pièce, il y avait un phonographe. Un phonautographe, c'était déjà rare, mais ça, c'était complètement différent. Avec lui, on pouvait enregistrer et écouter n'importe quel son. L'homme qui nous engageait, pour en posséder un, devait être bien plus que riche.

« Vous prendrez tous une tasse de thé ? »

Rien que pour découvrir quelle sorte d'infusions les gens du monde buvaient, nous avons tous répondu par l'affirmative.

Notre hôte n'avait toujours pas prononcé un mot depuis notre arrivée, son aspect demeurait un mystère, et le comportement de son associé était étrange. Mon instinct me poussait à être prudent. L'homme posait des questions qui ne trouvaient pas de réponses, et répondait sans avoir eu de demande. Après avoir disposé cinq tasses, il était allé actionner le phonographe. De la musique était sortie du cornet, du violon que j'avais écouté avec curiosité. C'était incroyable qu'une machine puisse reproduire avec tellement d'exactitude le bruit de l'archet sur les cordes. Du Wolfgang joué à la perfection. Je

savais que c'était lui, parce que c'était notre hymne national que nous entendions.

« Je suis désolé, fit l'homme à l'aspect de notaire, je me rends compte que la situation doit être confuse pour vous. Je suis Wenceslas Nihkto. C'est tout ce que vous avez besoin de savoir sur moi, et c'est tout ce que vous saurez. Quant à... »

Il eut un petit moment d'égarement, la tête tournée vers le seul fauteuil occupé, le regarda quelques secondes, puis se reprit.

« Bref. Appelez-le M. Astur. Et ne vous en faites pas si je divague un peu... C'est simplement notre manière de communiquer. Voyez-vous, M. Astur a subi un traumatisme il y a vingt ans qui l'empêche de parler... Il souffre d'une aphasie orale complète, mais ses pensées sont totalement cohérentes. Alors en quelque sorte... Je lis dans son esprit. Et lui dans le mien. C'est un procédé très complexe, que je ne détaillerai pas. Du reste, ce n'est pas comme si nous étions les premiers, vous devez en avoir déjà entendu parler. Pour le faire, il faut juste les instruments, un apprentissage conséquent et...

— Et quelques milliers d'atals. »

Élise avait toujours parlé trop vite, et son ton était teinté de mépris. Avant de partir, nous nous étions pourtant mis d'accord sur le fait que je m'occuperais des négociations. C'était mon domaine.

« C'est exact, mademoiselle. Mademoiselle comment, déjà ?

— Dourian. Jeanne Dourian. »

Elle avait menti avec l'aplomb que je lui connaissais. Elle avait raison, il n'y avait aucune raison de trop laisser filtrer

d'informations. Avec un mince sourire, Nihkto lui répondit sans se démonter une seconde.

« Très bien, mademoiselle Brunswick. Je m'en tiendrai à Jeanne Dourian si vous préférez. M. Laany, si vous voulez bien vous installer dans le fauteuil de droite, il est temps pour nous de parler affaires. Du lait dans votre thé ? Du sucre ? »

Je le pris nature, Élise ajouta du lait dans le sien, et Jorg le but sucré. D'un trait. Ils avaient ensuite pris place sur le côté. Je m'installai, ma tasse à la main, dans le fauteuil confortable qui m'était destiné pour découvrir enfin le visage de notre hôte. Dire que j'étais surpris serait mentir ; je ne savais pas du tout à quoi m'attendre.

L'homme à mes côtés avait le visage constellé de rides, et des cheveux blancs comme un drap. Jamais je n'avais vu quelqu'un d'aussi vieux. Je m'étais dit que ce devait être grâce à la médecine moderne et, en un sens, j'étais proche de la vérité. Si mon intuition était bonne, Astur ne devait pas être loin des quatre-vingt-dix ans, s'il ne les avait pas déjà dépassées. Il était habillé d'une simple robe de chambre, et à en juger par son état, il ne devait pas la quitter souvent.

Mais le plus marquant était qu'il me faisait inmanquablement penser à un oiseau ; avec son nez en bec de corbeau, sa gorge flottant à la manière d'un dindon, et ses yeux de vautour. Il s'était tourné vers moi, m'avait observé de la tête aux genoux, et s'en était tenu là. Ce qui se passait derrière ces yeux bleus, personne ne pouvait le dire, à part Nihkto.

« M. Laany, je dois vous prévenir que tout ce que vous entendrez à partir de maintenant, et jusqu'à ce que je vous

dise le contraire, sera à considérer comme venant de la bouche de M. Astur. Vous avez bien compris ? »

Nihkto s'était assis dans le dernier siège libre. Derrière moi, je sentais la frustration d'Élise. Quant à Jorg... Il devait s'en fichier. Il était plutôt du genre à écouter, et s'il avait quelque chose à dire, être tenu à l'écart ne l'empêcherait pas de parler. Mais je répondis par l'affirmative.

« Bien. Excusez Wenceslas, il a parfois tendance à être beaucoup trop formel. Il a... comment dit-on déjà ? Un bâton planté dans le rectum ? »

À ces mots, Wency la marionnette émit une légère moue. En une phrase, Astur venait de lui rappeler sa place. Ce qui était curieux, c'était que le visage du muet montrait exactement les mimiques des paroles prononcées ; un sourire ironique. Comme s'il y avait un simple décalage vocal.

« Mais soit. Il est comme ça, et c'est déjà très bien. Vous n' imaginez pas comme il est bon d'avoir quelqu'un à qui pouvoir parler quand on est dans ma situation. Et c'est précisément ici que vous intervenez. Je pense que vous êtes trop jeune pour vous en rappeler, mais il y avait un poème de Gaudemas – rassurez-vous, je ne vais pas vous le dire en entier – qui allait comme ceci :

*Une langue sans paroles,  
À petit feu tuera,  
Tel l'attribut trop mol  
D'un grand Casanova.*

« Oh, je sais ce que vous allez dire, c'est vulgaire. Mais ça rime. La poésie a été faite pour tout le monde, M. Laany. Pour le peuple y compris. Et quand il s'y met, ça donne des



résultats aussi intéressants qu'amusants... Vous avez déjà essayé, M. Laany ?

— Non, je n'ai jamais été doué pour les mots. Pas pour ceux qui sont écrits, en tout cas. Je préfère l'oral. Ça permet d'aller plus vite au but. »

Nihkto rit, mais c'était dans les yeux d'Astur que j'avais aperçu une étincelle amusée.

« M. Laany, vous devez savoir que si vous travaillez pour moi, vous devrez utiliser vos talents de beau-parleur. Vous serez davantage un fabulateur qu'un cambrioleur. Même si vous y viendrez. Alors je vous conseille de vous faire à l'idée de ne pas aller droit au but. »

Je devais lui faire forte impression. J'y étais obligé, parce que je ne voulais pas perdre ce travail. Quinze autres groupes d'arnaqueurs dans notre genre n'attendaient que de prendre notre place. J'avais saisi que si je voulais cette opportunité, il fallait que je me démarque d'eux. Me montrer meilleur. Et donc, ne pas suivre à la lettre les conseils de mon employeur, ne pas plier devant lui. J'ai tendance à penser que les gens riches perdent l'habitude d'être contredits, mais au fond d'eux, ils adorent ça.

Je l'avais regardé, droit dans les yeux, et entraperçu son fond réel. Cet homme, malgré ses bons mots et ses apparences rieuses, était un requin. Un vrai, un mauvais. Le genre à attendre pendant des heures, mais qui finissait toujours par attraper sa proie. Si j'avais déjà baigné dans un bon nombre d'entreprises malhonnêtes, lui en était à un tout autre niveau. Se tenir à côté de lui, c'était avoir le sentiment que le danger rôdait, obsédant.

« Monsieur Astur. » J'avais commencé à parler prudemment, en choisissant mes mots précautionneusement. « Je ne sais pas exactement ce que vous savez sur moi. M'avez-vous déjà vu travailler de vos propres yeux ? J'imagine que non, puisque vous m'avez envoyé votre homme à tout faire. Je n'ai pas beaucoup lu, mais j'ai un don pour convaincre les gens. Je ne sais pas ce que vous attendez de moi, et vous avez intérêt à me le dire assez vite. Sinon, moi et mes deux amis partirons dès que nous aurons terminé notre thé. Je suis sûr que votre temps est précieux, mais j'estime que le mien l'est encore plus. Avec tout mon respect. »

J'y étais allé au culot. Je l'avais ouvertement provoqué. J'avais joué, et j'allais savoir si j'avais gagné quelques secondes plus tard. Bien que la notion de gagner ou perdre auraient pu être inversé dans cette situation. Je m'étais attendu à ce qu'il éclate de rire, ou qu'il se vexe, mais il ne fit ni l'un ni l'autre. À la place, il pencha la tête vers moi, et me fit signe du doigt de l'imiter, pour me regarder droit dans les yeux. La voix que j'entendis fut celle de Nihkto, mais j'aurais pu jurer qu'elle venait du vieil homme.

« Mon temps est plus précieux que vous ne le pensez. Cette affaire, c'est une question de vie ou de mort. Pour nous deux. Si vous échouez, vous mourrez, juste un peu avant moi. Vous êtes certain de vouloir travailler pour moi ? »

*(Fin de l'extrait)*

Pour vivre, certains choisissent la facilité. Un boulot peinard, un quotidien pépère. Humains, elfes, demis... Tous les mêmes. Mais très peu pour moi. Alors quand on m'a proposé ce contrat juteux, je n'avais aucune raison de refuser. Même si je me doutais que ce n'était pas qu'une simple pierre précieuse à dérober. Même si le montant de la récompense était plus que louche. Même si le bracelet qu'on m'a gentiment offert de force risque bien de m'éparpiller dans toute la ville. Comme un bleu, j'ai sauté à pieds joints dans le piège. L'amour du risque, je vous dis. Enfin... c'est pas tout ça, mais j'ai une vie à sauver. La mienne.



Damien Snyers est un jeune auteur belge. Il signe avec *La Stratégie des as* un premier roman nerveux, mélange réussi de fantasy et de steampunk, dans la plus pure tradition des films de casse.

## À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 18 €  
(clie)

En numérique : 5.99 €  
(clie)

## EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi  
livre

ISBN : 978-2-36629-801-7